

*Jürgen Harten : Vivre avec le hasard, n'est-ce pas?*

Marcel Broodthaers : Oui, le rencontrer, car il se volatilise comme un rien ! On ne peut pas le circonscrire, non pas lui. Le hasard est finalement la seule chose, la seule lueur d'espoir qu'il y ait dans une entreprise comme celle-ci. Il a un effet libérateur et il vous permet en même temps de vous en sortir plus ou moins et de prendre conscience d'une manière inaccoutumée de ce qu'on a entrepris...

*J. H. : Et quel rapport voyez-vous entre votre Musée d'Art Moderne, Département des Aigles, qui a été fondé en 1968, et un musée traditionnel?*

M. B. : Je le verrai mieux quand le musée aura fait son temps, pour le moment il est encore vivant. J'ai naturellement mon idée sur la question, mais ce n'est pas encore tout à fait clair parce que l'expérience n'est pas terminée. Malgré tout je n'aurais aucun mal à saisir ce rapport. En premier lieu, il est très étroit; car l'invention du *Musée d'Art Moderne, Département des Aigles*, a d'abord trouvé son expression dans un dispositif composé de caisses, de cartes postales et d'inscriptions. Cette invention – un tas de néant – était, par son caractère, liée aux événements de 1968, c'est-à-dire à un type d'événements politiques que tous les pays connaissaient.

*J. H. : Comment faut-il le comprendre ?*

M. B. : On peut comprendre qu'un changement soit intervenu dans la conscience, en particulier dans celle de la jeunesse, qui s'est inévitablement répercuté dans le domaine artistique. Ce changement a fait surgir cette question : qu'est-ce que l'art, quel rôle joue l'artiste dans la société ? J'ai poussé la réflexion encore un peu plus loin en posant la question suivante : quel est en général le rôle de ce qui représente la vie artistique dans une société – à savoir un musée ? Il s'agissait d'abord de dresser un bilan de la situation. Et j'ai d'abord pensé aux dispositifs dont j'ai parlé comme à un lieu de discussion, d'échange d'idées; mais l'entreprise a très vite connu de nouveaux développements et s'est détachée de ce contexte immédiat – ce n'est pas le mot qui convient – sociologique (c'est déjà plus juste). Elle s'en est détachée pour entamer une vie autonome. En bref, le phénomène classique de l'art. On invente quelque chose que l'on croit étroitement lié à un événement réel qui se produit dans la société et alors ce quelque chose commence à mener une vie autonome, à évoluer et à produire ses propres cellules. Une sorte de processus bio-logique se déclenche dès lors dans l'art et l'artiste a énormément de mal à le contrôler. À mon avis, il ne contrôle ce processus que durant un laps de temps très court et sur un mode très général. Ensuite il lui échappe. Les idées commencent à se développer comme des cellules vivantes. L'aspect science-fiction, c'est-à-dire fictif, s'est détaché d'une manière bien particulière de l'entreprise qui portait le nom de *Musée d'Art*

*Moderne, Département des Aigles.* L'aspect irréel et le dispositif, qui n'était d'abord qu'un simple décor, se sont peu à peu institutionnalisés pour moi et pour mes proches. Ce musée devint réalité pour le cercle de mes connaissances – amis, personnalités qui s'occupaient d'art, enfin pour les gens venus de l'étranger qui en avaient entendu parler et qui voulaient le visiter. Un tout nouveau système de relations commença à germer autour de ce nouveau *Musée d'Art Moderne, Département des Aigles*, malgré son caractère éphémère. Le dispositif perdit sa signification décorative, il devint le symbole du musée fictif, c'est-à-dire que les cartes postales prirent, du fait même de leur rapport avec cette situation particulière, valeur de symbole.

La question qui se pose en relation avec ce qui nous occupe, les Aigles provenant d'autres musées : une sorte de hasard s'en mêle ! Je parlais d'une fiction reposant sur le symbolisme des caisses et sur la représentation par des cartes postales de l'angle de vue. À présent je parle de fiction en rapport avec les Aigles que j'expose sous la même étiquette « Musée d'Art Moderne ». Que se passe-t-il ? Il s'avère que l'Aigle lui-même est en fin de compte et dès l'origine une fiction dont les contenus sociologiques et politiques sont de plus en plus difficiles à comprendre à mesure qu'on remonte dans leur histoire. Comment s'expliquer entièrement la naissance de l'Aigle comme symbole et mythe sans toutes les connaissances archéologiques dont nous disposons sur la question ? Je crois que l'exposition montre à l'évidence que l'Aigle et sa représentation sont eux-mêmes une fiction. Deux fictions se rejoignent. Il faut que ce soit provoquant. L'exposition tire sa réalité de ce que nous parvenons finalement à une conscience plus forte de la réalité – j'entends par réalité la réalité d'une idée – grâce à la rencontre de ces fictions.

*J. H. : Il s'agit finalement d'un rapport à une conscience transformée et aux objets qui existent réellement. Si on considère les objets avec une conscience transformée, ceux-ci semblent changer de caractère mais, en tant qu'objets, ils continuent de mener une existence indépendante. C'était par exemple les objets sumériens, médiévaux qui étaient collectionnés dans le cadre d'un musée. Mais ce cadre a changé de signification sociologique et je crois que l'on ne perçoit consciemment ce processus que par votre méthode – la fiction comme méthode.*

M. B. : Vous parlez de méthode. Je préférerais peut-être prendre appui sur la situation que j'ai créée. L'impulsion du changement, qui produit peut-être ses effets quand on regarde cette exposition des Aigles, vient plutôt de cette "situation de fiction". Par la création d'une situation, pas tellement par la méthode.

*J. H. : En clair, vous attendez encore de voir comment l'exposition se présentera.*

M. B. : Mais oui. Je ne suis absolument pas sûr de ce qui en sortira. J'ai

malgré tout affirmé qu'une fiction en rejoindrait une autre. Ce n'est pour commencer qu'une idée.

*Katharina Schmidt : Mais en tout cas vous envisagez cette exposition en tant que lieu de discussion, comme autrefois lorsque vous avez fondé le Musée d'Art Moderne, Département des Aigles ?*

M. B. : Oui, mais une discussion qui a un tout autre caractère; en ce sens que les débats, pour le moment, ne peuvent pas jaillir librement. Cette exposition est plutôt devenue un projet. Le visiteur est appelé à le saisir. S'il ne participe pas directement, cela ne s'accorde pas avec l'idée d'une discussion, n'est-ce pas? Dans une discussion chacun participe, intervient, avance ses arguments. C'est devenu, pour être plus précis, un projet de discussion, et maintenant je suis inquiet à l'idée que mon projet pourrait être compris comme une prise de position.

[Traduction française de «Auszug aus einem Gespräch mit Marcel Broodthaers» (extraits de l'entretien de Marcel Broodthaers, Jürgen Harten et Katharina Schmidt réalisé en français et en allemand en mai 1972 et dont la version originale est perdue); ce texte a été publié en allemand dans le dossier de presse de l'exposition *Section des Figures*, Städtische Kunsthalle, Düsseldorf, 16 mai-9 juillet 1972, 6 p.]